

ANNE LANIÈCE

LA CONTROVERSE

Les couleurs affichées par les quatre stoziens ne laissaient aucun doute quant à leur perplexité. Cette convocation impérieuse ne leur avait que très peu plu. Calmes et silencieux, ils attendaient les explications, répandus sur les sièges en conques qui recueillaient leurs structures flasques. À un léger signe de Doolidd, Gjkollcc, le jeune technicien biologiste, commença son exposé.

— Sur cette planète, la vie paraît foisonnante et brouillonne à première vue, mais en fait c'est très simple. Les différentes formes vivantes sont toutes basées sur un atome adapté aux basses températures qu'ils appellent carbone, et se répartissent entre celles qui utilisent en plus le magnésium et celles qui se sont structurées autour du fer, les plantes et les animaux. Les animaux mangent les plantes, parfois se mangent entre eux ensuite, mais le rendement énergétique de l'opération devient lamentable. La

production de la planète ne peut supporter que très peu de ces animaux qui en mangent d'autres, puisque à chaque fois qu'on change de niveau on a un rendement de 1 pour 10, donc vous voyez bien que ce n'est pas très bon. Pour pallier cet inconvénient, certains animaux mangent un peu de tout, les distinctions ne paraissent pas absolues, mais vous avez l'architecture générale du système.

« Ce qui donne l'impression de foisonnement et de désordre, c'est la grande diversité d'espèces, qui ne communiquent que très mal entre elles et établissent des modes de coopération dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont sommaires. Malgré tout, l'ensemble fonctionne, mais il apparaît clairement qu'il n'est pas piloté et que la régulation, les adaptations et mutations s'opèrent par essais et erreurs.

« Un point plus surprenant mérite l'attention, c'est la généralisation sur l'ensemble du système vivant d'une reproduction à partir de deux unités, de la même espèce bien sûr, mais de genre différent. Chaque genre reste définitivement refermé sur lui-même, les individus ne sont pas capables d'être simultanément les deux, ni d'évoluer au cours de leur vie. On observe très peu d'entités achevées et complètes qui dans l'ordre normal de l'évolution devraient s'investir dans un rôle de direction de la planète, et celles que nous avons repérées se

désintéressent de ces responsabilités. Ils se définissent eux-même comme les Êtres et ont atteint un niveau de développement et une qualité de vie au milieu de cette cacophonie de formes qui ne leur fait rien désirer d'autre. C'est pourtant avec eux que nous pourrions établir des ponts de compréhension entre nos deux mondes, et nous retrouver sur une lecture commune des coopérations à construire, pour les introduire vers le Grand Tout....

Baarr étincela de malice :

— C'est bien, c'est bien, revenons à notre sujet. Vous êtes en train d'expliquer que dans ce système la moitié de la population est nécessaire à l'autre moitié pour se reproduire, ce qui est plus rustique que notre système de complétude et d'échanges réciproques à plusieurs, mais je ne comprends pas bien les limites précises de ce que chacun d'eux produit.

— C'est assez simple : vous avez deux individus, de la même espèce mais de genre différent, ce qu'ils qualifient de mâle et de femelle. Le genre mâle, le plus sommaire des deux, donne ses cellules reproductrices et n'en reçoit jamais. Le genre femelle reçoit, produit ses propres cellules reproductrices et conçoit. Il faut l'appariement des deux pour la production d'une ou de plusieurs nouvelles unités, c'est variable selon les espèces, mais le principe reste le même, l'appartenance à un genre est fixe et

exclusive, nul ne peut être l'un et l'autre, nul n'est achevé. À deux exceptions près que nous allons voir, mais qui ont elles-mêmes des limites que nous ne devons pas vous cacher... les Êtres et une autre espèce.

(...)

IGOR ALIMOV

DES CHIENS DANS LE COSMOS

Tu as forcément entendu parler de Belka et Strelka, mon petit ami... Oui, oui, ces deux fameuses chiennes qui sont allées dans l'espace, ce par quoi elles ont incroyablement fait progresser notre science spatiale soviétique. Quant à nos inventeurs et nos constructeurs, ils ont eu une drôle de bonne idée d'envoyer d'abord des chiens en orbite, et l'homme ensuite seulement. Parce que s'ils avaient opté pour le contraire, qui sait comment tout ça aurait fini et dans quel monde on vivrait aujourd'hui, si tant est qu'on vive encore...

Tu as fait tes petits besoins pour la nuit, mon gars ? Tu es sûr ? Sinon tu peux encore aller faire un pissou. Parce que l'histoire que je m'en vais te narrer, elle est terrifiante, tu sais... Bon, alors, tu es sûr ? Je t'aurai prévenu, ne viens pas te plaindre et geindre après !

Bon, alors voici. En l'an mil neuf cent cinquante et un, il me semble bien, nous avons accompli de tels progrès que rien ne nous empêchait d'envoyer

quelqu'un là-haut. Je veux dire : dans l'espace. Évidemment, on n'espérait pas l'envoyer très loin, puisqu'on ne savait pas comment faire. Mais deux cents kilomètres, c'était faisable. Aujourd'hui des mégacroiseurs sillonnent l'espace intergalactique en quête d'une planète pourvue d'oxygène où on pourrait installer une base orbitale pacifique et parcourent des milliers de parsecs. Pendant ce temps-là, leurs équipages, tous des gars de haute valeur, tu penses bien, roupillent du sommeil du juste dans des caissons anabiotiques, se gavant d'énergie en vue d'une future rencontre avec des êtres raisonnables, si tant est que ceux-ci se démasquent par pure bêtise...

À l'époque, il en allait tout autrement. Pour envoyer le plus petit bidule en orbite, un sputnik, mettons, un pays entier suait sang et eau pendant des putains de décennies, et encore, c'est pas tous les pays qui pouvaient se le permettre : seulement ceux qui avaient suffisamment de ressources, c'est-à-dire de payeurs d'impôts. Je comprends, mon gars, que ça sonne bizarrement à tes oreilles, et même que ça te choque, Mais rappelle-toi ce qu'on te racontait à l'école à propos des hamburgers. L'histoire de l'humanité est pleine d'histoires pareilles, plus ridicules et drôles les unes que les autres. Mais il faut bien comprendre que c'est nous, maintenant, qui portons

sur ces hamburgers un regard dédaigneux et dégoûté. Or il fut un temps, mais oui, mais oui, où il y avait de longues files d'attente pour goûter ce mets venu d'au-delà des océans. Tu peux en croire la parole du pépé, mon petit, crois-m'en...

(...)

IVAYLO IVANOV

PAPA

Je marche et je n'entends plus mes pas. Leur bruit se perd dans le crépitement de la pluie, il est étouffé par le grondement du tonnerre. Je n'ai pas de pas... Les gouttes tièdes coulent sur mes joues et mes tempes, imbibent mes vêtements et baignent le bouquet de narcisses blancs que je porte. D'une façon inconsciente, je me remémore les lois de la malchance : quand il pleut, il pleut à torrents, et je n'ai même pas pris de parapluie, merde ! Mais le parapluie, ça sert à quoi dans ce cas ?

Neuvième secteur, cinquième rang : la voilà, la petite plaque de cuivre. Sean Simon (2053-2081). Mon père. Mon père à moi ! J'éprouve le désir de saisir un passant, n'importe lequel, par ses revers, et de lui hurler : « J'ai un père ! Tu m'entends ? J'en ai un ! » Mais qui pourrait rôder au crépuscule dans le cimetière, juste pour que je puisse lui hurler ces mots ? Et puis, il faut que je me préserve des crises de nerfs. C'est ce que disent les médecins. Mon psychisme ne rattrapera l'âge de mon corps que dans encore plusieurs années. Quand j'ai quitté la couveuse, mon esprit était encore celui d'un garçon

de huit ans. J'avais huit ans quand on m'a fourré là-dedans, pour en sortir devenu un homme de vingt-cinq ans – un homme grand et droit, à barbe et à lunettes – mais avec encore la mentalité d'un enfant. Dix-sept années à rattraper... Pendant cet intervalle, on m'avait bourré la tête de savoir par pédagogie hypnotique, c'était ainsi qu'on m'avait soigné ; mais, du côté des émotions, j'étais resté un enfant. D'un côté, j'avais absorbé le savoir théorique, j'avais fait mes études secondaires en dormant, j'avais même fait preuve d'un coefficient d'intelligence enviable, mais rien n'avait pu faire progresser mes émotions. C'était impossible.

Je suis debout devant la plaque de cuivre, le bouquet à la main. Le visage me démange affreusement. Et comment pourrait-il en être autrement, ça fait à peine une heure que je viens de me raser ! Je me tiens debout et je me demande : comment ça c'est passé ? Pourquoi ? À quel moment tout ça a-t-il commencé ? Dans la couveuse ? « Tous les hommes comme il faut ont des barbes, et toi, tu es un homme comme il faut, Oliver ! » Je ne sais pas qui me l'a suggéré, alors que j'étais dans la couveuse... Ou bien tout a-t-il été déclenché par les lunettes ? Ou par le tas de papiers que j'ai reçu en quittant *Pan alpha medics*, dix-sept ans après y être entré, et que je viens à peine de feuilleter aujourd'hui ?

Dans mes pauvres souvenirs d'enfance, mon père reste un homme réfléchi, sévère et souvent maussade sans raison, une cigarette entre les lèvres. Je me rappelle sa voix grave, qui n'admettait aucune objection, mais douce quand même, qui retentissait dans toute la maison, et à laquelle je finissais toujours par me soumettre, soit que j'aidais maman à faire n'importe quoi, soit que je ne m'attardais pas avec les enfants dans la rue, soit que je me tenais convenablement à table. Le respect qu'éveillait en moi mon père me repoussait souvent et j'essayais de m'éloigner de lui. Souvent, ayant fait quelque enfantillage, je me blottissais dans les jupes de ma mère pour éviter la fessée méritée. Il me semble qu'en ce temps-là, je n'aimais pas assez mon père. Oui, mais quand je suis entré à l'école, maman nous a quittés : elle venait de trouver un autre papa. Et c'est seulement à présent que je m'en souviens. Quand j'étais petit, j'étais souvent alité dans un hôpital, et il n'y avait que papa qui me rendait visite. Elle, jamais. Vraiment, enfant, il me semble que je n'aimais pas mon père. Mais... je ne savais pas ! D'où aurais-je pu le savoir?... Pardonne-moi, papa !... Mais maintenant... L'imagination la plus enflammée ne saurait trouver les mots qui pourraient exprimer mon amour ! Papa...

(...)

ELIA BARCELÓ

LA TRAME

À l'époque des anciens royaumes bretons, dans le pays de Léon, vivait un chef du nom de Morgol.

Il habitait avec une suite nombreuse dans sa forteresse, sur les hauteurs de Portus Saliocanus.

La ville, bâtie sur une avancée de terre, suspendue même par places au-dessus de la mer, regarde au nord le rivage plus bas s'étirant en longues plages blanches ; et à l'ouest, par-dessus des chenaux hérissés d'écueils, un chapelet d'îles d'où se détachent Uxantis et Mediona insula, aujourd'hui Ouessant et Molène. À ses pieds, de l'autre côté, la contournant presque entièrement, une coupure de la falaise qui ressemble à un gigantesque goulet lui sert de port, amène jusqu'aux premières cahutes, après un long circuit entre deux murailles abruptes, les petits bateaux des pêcheurs, et, de temps en temps, un de ces navires marchands romains qui sont ronds et ventrus.

Sur la côte sombre, le tas de maisons fait comme une tache plus claire. Elles ont l'air de nids d'oiseaux sauvages, accrochées ainsi sur le roc, dominant ce passage étroit où les marins tremblent de

s'aventurer. Le vent, sans repos, fatigue la mer, fatigue la terre abrupte, rongée par lui, à peine vêtue d'herbe ; il s'engouffre dans le corridor, dont il ravage les deux bords. Au large, les traînées d'écume pâle, accrochées aux pointes noires des innombrables rocs qui percent partout les vagues, ont l'air de lambeaux de toiles flottant et palpitant à la surface de l'eau.

La forteresse de Morgol, soudée au bord même de la falaise, dominait cet horizon sauvage et désolé. Il vivait là, au milieu d'une cour composée de soudards, de chiens, de chevaux, qui lui servaient pour chasser et pour d'occasionnelles rapines. C'était un homme brutal, tempétueux, aimant exercer l'autorité. Sans doute, la dureté des éléments avait décidé de son caractère. En secret il rêvait d'un avenir radieux ; il se croyait de la race des conquérants, non des gardeurs de troupeau. Ses modèles s'appelaient Conan Meriadoc plutôt que Corneille, le saint aux bœufs ; Conomor plutôt que Paul-Aurélien.

Il passa notamment des alliances avec les Francs, en épousant une femme de leur noblesse ; une chrétienne, rude comme lui, qui mit bon ordre dans sa maisonnée avant de lui donner deux enfants : d'abord une fille, puis un fils contrefait et idiot.

Cependant, le destin qu'il avait imaginé resta lettre morte. En vieillissant, la paresse et l'irrésolution l'envahirent, la médiocrité s'attacha à lui comme une

ombre. Il en rejeta la faute sur cette femme franque qui ne l'aimait guère, moquait son ambition, et dont la fertilité s'était tarie de surcroît.

Un soir, après une soûlerie, il s'emporta à sa manière violente. La dispute dégénéra en bousculade. Il frappa en aveugle, dans un accès de fureur qu'augmentait la fermentation des boissons. La femme tomba inanimée ; un coup de couteau malencontreux tua la fille, qui avait voulu s'interposer ; un accès de cruauté valut à l'idiot, entraîné par hasard au milieu du tumulte, d'avoir les deux mains tranchées. Enfin la colère et l'ivresse retombèrent. Et, hébété, l'homme disparut dans la nuit.

(...)

JACQUES FUENTEALBA

LES FESTIVITÉS DE LA FIN DU MONDE

J'entends un gémissement étouffé. Une femme de Bergel, coudes et genoux au sol, se fait prendre par un faune qui la tient par la ceinture. Son dos se plie avec des mouvements compulsifs, de plus en plus violents, jusqu'à ce qu'on entende un bruit de rupture, au climax du plaisir. La peau se déchire, laissant apparaître une partie de la colonne vertébrale et, parmi le sang qui sort à bouillons et les os brisés, un Papillon d'Eau surgit. Le faune étire sa patte mais l'insecte lui tourne autour et s'élève hors de portée. Loin de se résigner, le satyre enrage, abandonne la dépouille de la femme et court derrière sa proie.

Le Papillon se moque de lui en battant des ailes. Le petit homme aux pattes de chèvre perd espoir en essayant d'approcher sa bouche de cette bouche fuyante et sucrée. Il sait que la chaleur évaporerait cette douceur, que s'il ne la boit pas rapidement, il n'aura plus jamais l'occasion de le faire. Pendant ce temps, les Horloges de Feu continuent d'avancer. Implacables.

* * *

La ville est en fête. Les gens sortent dans la rue pour assister à la Fin du Monde. Aujourd'hui, il n'y a plus de hiérarchie ni d'ordre d'aucune sorte. La liberté est inconditionnelle. Tout ce que nous avons toujours voulu faire, nous le faisons. Aujourd'hui nous torturons notre chef, avec lenteur, en savourant chaque moment, pour le tuer ensuite ; ou nous faisons l'amour à notre chef, avec lenteur, en savourant chaque moment, pour la tuer ensuite. Aujourd'hui, nous conduisons les voitures que nous avons toujours voulu conduire, pratiquons les jeux que nous avons toujours voulu pratiquer, crions les choses que nous avons toujours voulu crier... Et personne ne nous arrête. Parce que la Fin du Monde est pour maintenant et qu'il n'y aura pas d'autre jour comme celui-là.

(...)

JEAN-LUC BLARY

LE BOUT DU CHEMIN

Il se réveilla sous l'emprise d'un sentiment d'urgence.

Ses yeux s'ouvrirent sur le spectacle du ciel diurne partiellement caché par les ramures des arbres. Un instant désorienté (*Mais que fais-je dans une forêt ?*), il remit rapidement de l'ordre dans ses pensées et se rappela où il était.

Il venait de passer la nuit sur la butte du parc de la ville. Dans un lieu fermé au public à ces heures, et en outre caché au milieu d'une zone boisée, il avait pu se détendre un peu et profiter d'un sommeil réparateur, quoique insuffisant. Une chance que la saison ne fût pas trop fraîche.

Se redressant prudemment, il scruta du regard l'arrière du parc, la limite la plus proche de lui. Il n'y vit rien d'anormal. Puis il reporta son attention de l'autre côté, vers l'entrée principale.

Ils étaient là, derrière les grilles. Apparemment tout un escadron, bien reconnaissable même à plusieurs centaines de mètres. Les uniformes noirs et les casques à monoculaire ne trompaient pas.

Son cœur manqua un battement : ils l'avaient

retrouvé, ils étaient venus le chercher, c'était fini...

Il regarda de nouveau l'arrière, avec une attention accrue. Non, il n'y avait vraiment rien de ce côté. Son rythme cardiaque s'apaisa un peu : il n'était pas encerclé, il ne s'agissait donc que d'une « battue ».

Il se laissa glisser jusqu'à être certain de ne plus risquer qu'un des policiers ne l'aperçoive, puis il fila à toutes jambes vers la clôture en veillant à maintenir la petite éminence entre lui et eux. Il escalada la grille et se laissa retomber dans la rue.

Un coup d'œil à gauche, un coup d'œil à droite. Quelques rares passants, mais aucun uniforme en vue. Après avoir remis en place son couvre-chef, le rabattant un peu plus que nécessaire vers l'avant afin de masquer autant que possible ses traits sans donner l'impression de vouloir se cacher, il traversa la chaussée pour gagner l'autre trottoir et commença à longer les immeubles d'habitation en se forçant à ne pas donner d'impression de hâte. Moins on le remarquerait, mieux ce serait.

Deux silhouettes surgirent à l'angle du parc : des policiers.

Se cacher, vite ! Si l'un ou l'autre posait le regard sur lui, son image serait transmise au réseau, leur système l'identifierait en quelques secondes et ce serait la curée.

(...)

DOSSIER :

HAYAO MIYAZAKI

Lorsque nous avons proposé à Jean-Pierre Fontana de réaliser un dossier spécial Hayao Miyazaki, il fut d'emblée très enthousiaste. Il faut dire que Ghibli est plus que jamais sous les feux de la rampe ces derniers mois : *Les contes de Terremar* de Goro Miyazaki est sorti dans les salles en avril dernier, *Nausicaa de la vallée du vent* est (enfin) sorti en DVD (finie la VHS tronquée d'une bonne partie du film et à la traduction plus qu'approximative), tous les films du maître bénéficient d'une sortie française au cinéma, et il a annoncé la sortie de son prochain film pour l'été 2008. Histoire d'un jeune garçon de cinq ans et d'une princesse poisson rouge qui rêve de rejoindre les humains, *Gake no ue no Ponyo* (littéralement *Ponyo en haut d'une falaise*) se déroulera dans un paysage marin, ce qui est un défi pour les studios Ghibli, la mer étant l'élément le plus difficile à animer selon eux.

Ce numéro consacre donc son dossier central au maître de l'animation japonaise. Encore fallait-il trouver des personnes à même de nous parler du maître... Ce fut chose faite : Philippe Caza et

Christophe Vacher nous livrent leur avis sur son œuvre. Suivez avec nous le parcours exceptionnel de celui qui, en une dizaine de films, s'est imposé comme la référence en matière d'animation, tant sur la scène japonaise qu'internationale.



Première image de Ponyo, la princesse poisson

2007 © Gake no ue no Ponyo / Buena Vista International

(...)